Document généré le 25 avr. 2024 10:10

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Pointé au sud

Guy Poitry

Numéro 82, automne 1999

Scènes de la vie gaie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13559ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poitry, G. (1999). Pointé au sud. *Moebius*, (82), 133–136.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Guy Poitry

Pointé au sud

I PRIÈRE

Ali aimait Ahmed, qui aimait Khaled; mais Khaled n'aimait pas Ahmed, qui n'aimait pas Ali.

Khaled n'avait jamais entendu parler d'Ali. Ali ne connaissait de Khaled que ce qu'Ahmed lui en avait dit; et le désir entra dans son cœur de voir celui dont la beauté empêchait qu'on vît la sienne.

Il chercha Khaled. Il le chercha des jours, des semaines et des mois. Il le chercha tant et tant qu'il se prit à douter qu'il existât; pensa qu'Ahmed poursuivait un rêve de beauté, et que cette beauté ne se trouvait pas sur la terre.

Mais un jour Ali rencontra Khaled, et Khaled découvrit Ali, qui comprit son erreur: il avait cherché celui qui lui retirait tout espoir d'être aimé, quand Khaled était celui qu'il aimerait et qui lui rendrait son amour.

Ils s'aimèrent sans rien dire; n'avaient pas besoin de se le dire pour s'aimer; ne parlèrent de leur amour à personne. Et jamais Ahmed ne sut que la froideur de celui qu'encore et toujours il aimait, que le silence de celui qui l'avait aimé, n'avaient d'autre origine que cet amour qu'ils se vouaient l'un à l'autre et qui les rendait sourds à tout ce qui n'était pas eux. Mais il se vit plus seul, et tomba malade.

Malade et seul, il se rapprocha d'Allah, passa ses journées en prière; puis, sentant la fin venir, fit appeler Khaled, lui dit une dernière fois tout ce qu'il n'avait jamais tu; lui jura que son souvenir l'accompagnerait où il lui fallait aller; et qu'auprès d'Allah toutes ses prières seraient pour lui.

Il mourut. À peine avait-il vécu. Khaled et Ali continuèrent à s'aimer, s'aimèrent plus que jamais.

Mais parfois ils font cette prière, qu'ils n'adressent pas à Allah:

«Ah! s'il est un Paradis, qu'il soit donné à Ahmed d'oublier, de se parjurer: de ne jamais, du haut des sphères éthérées, tourner les yeux vers le monde d'ici-bas. Ali et Khaled sont heureux.»

II DÉBANDÉ

Son espace à lui, rien qu'à lui (dérobé), c'est une cave, au sous-sol d'un immeuble miteux, dans une cité de France, quelque part — c'est-à-dire nulle part. «Tu viens de Suisse?» Peu importe le pays, le passeport; il ne vous cherche pas sur une carte, il vous situe dans une pyramide: assez haut dans l'échelle des chanceux, pas très loin de Neuilly ou du VIIIe. Mais son espace à lui, c'est tout au fond, tu prends la porte blindée et tu descends; c'est pas même la cave, c'est un matelas crasseux.

Ça pourrait être aussi ce joli tapis, enroulé serré dans un sac, avec au coin une sorte de boussole en plastique qui indique la direction de La Mecque. Il ne va jamais à la mosquée, Ihssane, mais il prie presque tous les jours, tous les soirs (faisant bien attention qu'on ne le voie pas, sans trop savoir pourquoi; des prières quasi clandestines); il prie sans réfléchir, tout fier de n'avoir jamais oublié ces gestes, ces mots appris il y a longtemps. Il arrive à les redire, à les reproduire, même quand il est bourré, speedé; et ça le rend heureux d'y arriver encore. Il boit, il fume, il se shoote; mais il ne perd rien, Ihssane, de ce qui le lie à ses origines.

Né en France, mais pas d'ici: il vient de là-bas, outre-Méditerranée, là où il n'est jamais allé, et où il n'ira jamais, parce qu'il en vient et ça suffit. Mais son espace à lui, là où nul ne peut entrer qu'en secret et complice, c'est ce matelas, qui ne prend pas de place. Là, il n'est plus musulman ni maghrébin, il n'est pas même un mec, il oublie jusqu'à son nom, Ihssane; là, il ne sent plus de regard posé sur lui: il a l'impres-

sion que c'est lui qui domine, qu'il fait ce qu'il veut comme il veut, pour son plaisir, à son avantage. Et le type qu'il emmène, s'il le fait payer, c'est malgré tout lui qui le commande. Il est libre, il fait ce qu'il aime, à peu près tout. Un tabou peut-être: dans le cul, rien d'autre qu'un doigt ou deux. Le plaisir du seul plaisir avec, jeunes ou vieux, ces types qui sont à ses pieds, qui n'en peuvent plus de le voir si beau. Et il en rit; il les aime bien. Un seul à la fois, cueilli au hasard, qu'il attire ici et dont il sent bien qu'il ne vient qu'en tremblant, inquiet d'abord, puis un peu dégoûté à la vue du matelas crado, mais sans résistance devant lui et sa beauté.

La nuit, il rejoint sa bande, ils vont casser du pédé. Mais ça n'a rien à voir: celui qu'il conduit à sa cave, à son espace à lui, a toujours un visage; il l'a rencontré face à face, en plein jour: un regard, un sourire en coin, tu viens, je viens, et on va s'en donner tous les deux. Je vois qui tu es et tu vois comme je suis. Mais ce qui drague dans le noir, ça le rend fou: il ne supporte pas la nuit, et dans la nuit ces silhouettes qui ne sont que des ombres. Pas des hommes. Alors il faut cogner dessus, et ça crie, ça fuit: ça n'est toujours pas des hommes.

Il n'aime pas les pédés. Ça lui plaît de faire l'amour avec un homme (un homme qui le désire, et qui paie pour ça). Mais ça n'a rien à voir. Les pédés, il les tabasse. La nuit. Quand il n'est pas seul, quand il est avec sa bande. Et c'est aussi ça, la bande.

C'est son monde à lui, la bande. Au delà, le terrain vague, pas de lois, nul repère, tous les coups sont permis, et on en prend aussi, qui font mal. Mais la bande, c'est solide, ça tient; on a nos lois, nos codes, pas de pitié pour les infracteurs. Chacun sa meuf, et personne n'y touche — personne de la bande. Les filles, on les vend bien des fois à des friqués, quand il faut du blé pour la came: mais ça ne compte pas; on le sait, on n'en parle pas. Entre nous, c'est sacré, pas touche.

Sans la bande, il ne sait pas ce qu'il ferait, Ihssane. Sans elle, il se serait déjà foutu en l'air. Et pourtant, ce

n'est pas là qu'il est, lui: là, il doit jouer au dur, au mâle; doit avoir des poings, une gueule. C'est pour ça que, presque tous les jours, il s'en retourne à son matelas. Accompagné parfois. Parfois seul, pour y dormir, pour y rêver, comme le gamin qu'il est resté. C'est ça, son espace à lui.